

PORTES, Jacques, *Le Canada et le Québec au XX^e siècle* (Paris, Armand Colin, 1994).

Jean-Pierre Charland

Volume 48, numéro 4, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305384ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305384ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charland, J.-P. (1995). Compte rendu de [PORTES, Jacques, *Le Canada et le Québec au XX^e siècle* (Paris, Armand Colin, 1994).] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(4), 579–581. <https://doi.org/10.7202/305384ar>

PORTES, Jacques, *Le Canada et le Québec au XX^e siècle* (Paris, Armand Colin, 1994).

Les rares fois où des étrangers nous livrent des travaux portant sur le Québec ou le Canada, ces œuvres sont l'objet d'un examen attentif. En effet, un regard neuf ne peut qu'être intéressant pour l'observateur un peu las des éternelles contradictions de ses compatriotes, genre «un Québec souverain dans un Canada fort». Cet intellectuel ne pourra-t-il donner des explications neuves à des questions sans cesse ressassées par les auteurs d'ici?

C'est avec des attentes élevées que je me suis attaché à la lecture de l'ouvrage de Portes, dont le texte en quatrième de couverture insiste lourdement sur les contradictions du Canada. Puis j'ai déchanté. Le Canada est un objet d'étude trop complexe, sans doute, pour qu'il ne soit abordé en dilettante. Déjà, que l'auteur d'une synthèse sur le Canada soit professeur en «civilisation nord-américaine» inquiète. Son ouvrage sur le Canada se glisse entre des publications portant sur les États-Unis: cela en dit beaucoup sur la place de cet objet d'étude dans ses préoccupations.

On reconnaît, en lisant l'ouvrage de monsieur Portes, les synthèses qu'il a parcourues studieusement. Par exemple, quand il évoque les investissements américains au Québec il reprend les chiffres de Linteau, Durocher et Robert, mais l'ouvrage d'Yves Roby ne se trouve pas en bibliographie. Outre *Histoire du Québec contemporain*, on y trouve la synthèse de Bothwell, Drummond et English, celles de Brown, de Creighton, de Granatstein et Abella, etc. Visiblement, tenu de dispenser une partie de son enseignement sur le Canada pour bénéficier des largesses du Secrétariat d'État, Portes a

créé un cours de «survol» pour des étudiants de premier cycle à l'aide d'ouvrages généraux. Beaucoup de textes fondamentaux ne figurent pas dans la bibliographie. On y trouve pourtant d'autres documents, comme le texte de Berthelot présentant le projet d'école de la CEQ, bien que l'auteur n'aborde jamais la question dans son livre. La connaissance qu'il a de la production historiographique paraît plutôt sommaire.

L'auteur n'a pas commis d'erreurs fondamentales et il offre sans doute à ses étudiants, et aux lecteurs de son ouvrage, une image du Canada qui vaut peut-être celle que nos collègues «européanistes» distillent de la France contemporaine — je ne suis pas en mesure de comparer.

Je n'ai rien appris... ce qui est heureux compte tenu du poste que j'occupe. Surtout, j'ai été souvent agacé par des erreurs qui, si elles ne sont pas dramatiques — on en trouve de semblables dans d'excellents travaux d'étudiants —, émaillent tout le texte. Des exemples? Saviez-vous que René Lévesque a été ministre dans le cabinet Lesage à compter de 1966? Que les instituteurs laïques ont été remplacés par des prêtres après la fédération? En vérité, les écoles primaires étaient massivement confiées à des femmes majoritairement laïques. Que John Molson s'est enrichi grâce au Canadien Pacifique *avant* de donner naissance à une lignée de brasseurs? Qu'un ministre du cabinet Trudeau s'appelait Jim Turner? Que dans les villes, les écoles étaient organisées sur une base paroissiale? La CÉCM et la CÉCQ auraient donc été beaucoup plus petites que je me le suis imaginé toutes ces années?

Erreurs bénignes, sans doute, mais qui font douter de tout l'ouvrage.

Puis l'auteur donne une importance démesurée — me semble-t-il — à des événements qui n'ont pas eu tant d'effets. Que l'ouvrage s'ouvre sur la ruée vers l'or du Yukon étonne, mais c'est une occasion de nous entretenir une première fois de la «police montée» (et il y reviendra plus loin). Puis les états d'âme du général de Gaulle prennent une place considérable. Ce sont sans doute les ingrédients pour accrocher un public français qui n'est pas entiché d'histoire canadienne: exotisme et Hexagone.

L'auteur se livre aussi à des analyses qui ne me semblent pas très *politically correct*. Wilfrid Laurier l'a séduit. Il en dit: «L'homme est attachant, ayant pris dans les 'deux cultures' qui ont fondé le pays ce qu'elles ont de meilleur: une élégance et un sens du compromis très britanniques, des qualités d'expression et une finesse françaises. Il atteint un équilibre remarquable qui illustre les possibilités d'un Canadien idéal, mais qui n'est accessible qu'à quelques rares personnalités». Et en note en bas de page il précise: «Plus récemment, le Premier ministre Pierre Elliot Trudeau, de 1968 à 1984, a donné un autre exemple d'une telle réussite, sans doute plus accessible à un Canadien français» (p. 26). Voilà, c'est dit: point de salut pour un politicien s'il ne réunit pas les «qualités ethniques» des deux peuples fondateurs. Et tous les chefs d'État canadiens sont décrits comme des lourdauds à côté de ces deux personnages. Suis-je le seul à croire que ce sont là des généralisations abusives qui frisent le racisme?

Arrêtons-là. Je ne crois pas que ce livre connaisse une bien grande carrière au Québec ou au Canada: on trouve ici des synthèses qui témoignent

d'une meilleure connaissance du sujet et d'une plus grande finesse d'analyse. L'œil de l'étranger ici apporte des lieux communs et bien des erreurs plutôt qu'une vision neuve.

*Département d'études en éducation
et d'administration de l'éducation
Université de Montréal*

JEAN-PIERRE CHARLAND